

gieuse ne savait pas faire les choses à demi. En un mot, cette femme de Dieu s'immola, se consuma tout entière au bien du prochain, au service de son institut et au bonheur de ses sœurs.

La mort qui l'enlève à l'affection de toutes les personnes qui l'ont connue, a été comme toute sa vie, calme et paisible tout abandonnée au bon plaisir divin. Cette religieuse s'est éteinte doucement, sans agonie, sous le baiser du crucifix et égrenant encore son chapelet, au milieu de ses sœurs inconsolables d'une si douloureuse séparation.

A cette courte notice biographique qu'il nous soit permis, d'ajouter la lettre suivante, que Mgr l'archevêque vient d'adresser aux religieuses de l'Hôtel-Dieu :

Archevêché de Montréal,
le 3 mai 1898.

*Aux religieuses de l'Hôtel-Dieu de Saint Joseph
à Montréal.*

Mes chères sœurs,

Je prends une large part à la douleur dans laquelle votre communauté se trouve plongée par la mort de la révérende mère Bonneau.

C'est assurément pour l'Hôtel-Dieu une épreuve bien sensible. Comme les voies de Dieu ne sont pas nos voies, et comme nos pensées souvent ne sont point ses pensées ! Mais il est le Maître et nous devons toujours adorer avec soumission sa volonté sainte. La Mère Bonneau avait fondé à Burlington un hôpital qui donne les meilleurs espérances. Les autorités religieuses de ce diocèse eussent voulu l'y retenir pendant quelques années encore. Elles appréciaient si hautement ses qualités et son talent d'administration. Mais votre maison de Montréal avait besoin d'elle aussi, nous le pensions du moins, et c'est en répondant à d'ardents désirs que l'on m'avait exprimés et dont je reconnaissais la légitimité que je l'avais fait revenir au milieu de vous. Qui vous eût dit alors qu'elle devait vous quitter si tôt ? Mais sa mission était finie, Dieu la réclamait auprès de lui et il voulait qu'elle mourût dans le cher hôpital qui avait été le berceau de sa vie religieuse et où pendant de lon-